

Sa rencontre avait été un électrochoc. Il ne s'écoulait pas une minute sans qu'il repense à la nuit qu'il avait passée avec elle. Qui était-elle ? Que cachait-elle ? Et surtout : *que fuyait-elle* ? Son instinct de flic avait pris le dessus, mais la passion et le désir de la revoir étaient là aussi. Dans les jours qui suivirent, il rassembla toute sa volonté pour tenir le coup et ne plus boire. Il entreprit de ranger de fond en comble son appartement. Il s'affairait sans se laisser une minute de répit, de peur de craquer et d'ouvrir une autre bouteille. Sylvie l'avait appelé pour lui demander s'il était toujours disponible pour garder leur fils. Évidemment qu'il l'était. Julien était tout pour lui. Il espérait qu'elle lui pardonnerait un jour toutes ces années d'absence, ces années d'aveuglement, et qu'ils se réconcilieraient. Elle avait été la meilleure des épouses, compréhensive au-delà du possible, et aimante. En retour, il n'avait été qu'une ombre, un courant d'air. Bien sûr, il aimait son boulot, c'était sa seule manière d'exister, sa réponse à toute la folie et l'absurdité du système. Luca était un idéaliste. Et Julien était le fruit de son espoir en un monde meilleur. C'était pour lui qu'il se battait.

— Papa !

Son fils faisait de petits bonds sur place, ses boucles blondes dansaient sur ses épaules. Sa frimousse était éclairée par un sourire qui désarmait Luca un peu plus chaque fois.

— Dans mes bras, champion !

Sylvie lâcha la main de Julien qui courut se jeter dans les bras de son père.

— Tu as l'air fatigué, ça va aller ? lui dit-elle tout bas en lui faisant la bise.

— Ne t'inquiète pas. On va s'amuser comme des petits fous tous les deux, pas vrai p'tit bonhomme ? dit-il en prenant son fils en poids pour le chahuter.

— Oh oui, papa ! On ira au cinéma, hein ? Tu m'as promis.

— Mais oui, et on ira même faire un tour à Disneyland.

Sylvie le regarda en ouvrant grand les yeux. Tous les deux s'étaient entendus pour donner à leur fils une éducation raisonnée, sans le couvrir de cadeaux continuellement.

— Enfin, si tu es sage, bien sûr, ajouta Luca en faisant un clin d'œil à son ex-compagne.

Il était 21 h 30 quand il déposa un baiser sur le front de son fils et lui souhaita bonne nuit. Il se laissa tomber dans le divan et essaya de se relaxer. Mais au fond de lui, une pensée maintenait la tension. Elle ne l'avait pas lâché depuis la veille. Elle l'avait suivi, comme une ombre silencieuse, derrière les images qui défilaient sur l'écran de cinéma, dans l'arrière-goût de chaque bouchée de hamburger qu'il avait ingurgité au McDonald's avec Julien... Dans chacun des éclats de rire de son fils.

Tanya.

« *Ils vont me retrouver.* »

Son visage délicat, si parfaitement dessiné. Sa douceur. Son innocence de jeune femme, assombrie par une perversité obscure qui contrastait d'une manière tout à fait mystérieuse, et qu'il n'arrivait pas à expliquer.

« *Aidez-moi, je vous en prie.* »

Sa détresse.

Dans ses yeux mornes, dépourvus de vie, il se rappela pourtant avoir vu une peur intense. Elle était en danger. Un danger imminent. Extrême. Il ne pouvait pas rester là, sans rien faire, allongé sur ce canapé, et se contenter de couvrir le

visage implorant de Tanya du rideau de l'oubli. Il ne parviendrait pas à la chasser de ses pensées. Pas plus qu'il n'arriverait à trouver le sommeil. Il sentit peu à peu la tension monter, au fur et à mesure que les questions se pressaient les unes après les autres à la porte de son esprit.

Il se leva brusquement et alla chercher son téléphone.

— Ferrand ? Je suis en plein match, t'es au courant que c'est la coupe du monde ?

Le lieutenant Bernard Michaud. Son seul ami après Berthelot. Ils avaient fait l'école de police ensemble et leurs chemins s'étaient séparés. Michaud avait fait ses armes à la criminelle mais n'avait pas accroché. Il avait ensuite intégré le service de l'identité judiciaire où il était chargé des fichiers ADN. Luca avait été reçu au concours d'entrée à la crim' en même temps que lui.

— Bof, tu sais, le foot et moi... lui répondit Luca en prenant un ton blasé.

— J'ai appris pour Berthelot, ça nous a tous attristés. On l'aimait bien ici, à l'IJ. Et quel sale coup pour toi, la fusillade qui a fait une victime civile. Est-ce que tu t'en sors ?

— Je tiens le coup, merci.

— T'aurais pu passer un coup de fil.

— Envie de voir personne.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— OK, qu'est-ce que je peux faire pour toi, Luca ?

— J'ai rencontré une fille récemment, un matin dans Pigalle. Elle s'est presque jetée sous mes roues. Elle avait besoin d'aide, et m'a confié être menacée. J'ai bien senti qu'elle était sérieuse. Je pense que sa vie était réellement en danger. Lorsque je lui ai dit que j'étais flic, elle s'est volatilisée.

— D'accord. Et tu veux que je cherche dans les derniers registres médico-légaux pour voir si ta dulcinée ne serait pas en train de reposer dans un tiroir réfrigéré, c'est bien ça ?

— T'as tout compris, Michaud.

— Très bien, donne-moi son nom si tu l'as, et son signalement.

— Elle m'a dit s'appeler Tanya. Je n'ai que son prénom. C'est une jeune fille d'environ vingt-cinq ans, d'origine slave. Brune. Corpulence moyenne. Un mètre soixante. Yeux bleus. Une particularité : elle est non voyante.

— Je te rappelle d'ici un jour ou deux, dès que j'aurai vu ce que l'IML a rentré comme nouveaux arrivants.

— Merci. Je savais que je pouvais compter sur toi, mon vieux.

Deux jours plus tard, quand Luca se connecta à l'intranet de la brigade criminelle, il vit que les inspecteurs Dufresne et Girard avaient mis sous les verrous l'équipe des *Espagnols* au complet. Le fameux Chulo était bien l'un des braqueurs et frère du gérant du Rumba Bar, qui avait lui aussi été arrêté pour complicité et blanchiment d'argent.

Julien était triste de quitter son père. Mais sa mère lui manquait autant. Un mal pour un bien. Luca raccompagna son fils jusqu'à la maison des parents de Sylvie où Julien et elle résidaient temporairement en attendant qu'elle trouve un appartement. Il était 19 h 42. Le périphérique était fluide. Julien s'était endormi à l'arrière de l'Audi.

Le portable de Luca, fixé sur le support du tableau de bord, se mit à vibrer bruyamment. Le nom de Michaud apparut sur l'écran digital. Luca décéléra et se plaça sur la voie de droite avant d'accepter l'appel en mains libres.

— Salut, mon vieux. Tu as du nouveau ?

— Salut. Oui, j'ai quelque chose pour toi.

— Je t'écoute.

— Le corps d'une fille qui correspond au signalement que tu m'as donné a été retrouvé. Mais je te préviens, c'est moche.

Le sang de Luca se figea dans ses veines. Il déglutit difficilement et serra les dents comme pour se préparer à encaisser un uppercut.

— Où a-t-elle été trouvée ?  
— Quartier Pigalle. Dans un container à ordures.  
— Est-ce que vous avez pu l'identifier ?  
— Justement, on n'a pas pu.  
— Pourquoi ?  
— D'abord parce que son ADN n'apparaît pas dans nos fichiers. Ensuite, et c'est là que ça devient glauque, parce que sa tête était manquante. Sectionnée net. Ainsi que ses deux mains.

Un frisson glacé parcourut la colonne de Luca.

— Donc pas de biométrie, et pas d'identification possible, ajouta Michaud.

Luca vit dans le rétroviseur que Julien s'était réveillé.

— Allô... Luca, tu es toujours là ?

— Oui, oui, mon gamin est à côté.

— L'autopsie sera faite demain. On pourra aller à l'IML pour que tu reconnaises son corps, ou pas.

— Tu oublies que je suis mis à pied.

— Tu te présenteras en tant que dernière personne à l'avoir vue vivante. Ta suspension n'entrera pas en compte.

Luca était sonné.

— Luca ? Tu veux continuer cette enquête, ou pas ?

— Oui, oui, bien sûr...

— C'est parfait, je t'attends demain matin à 9 h à l'institut médico-légal, quai de la Rapée, si ça te convient.

— Ça me va.

Vers 22 h, la boîte mail de Luca émit un signal de notification.

« Michaud – nouveau message »

« Je t’envoie des photos du corps de la fille en pièce jointe. Elle portait des tatouages. Inutile de venir si tu ne les reconnais pas. »

Son index resta levé quelques secondes au-dessus de la touche entrée de son PC. Il expira longuement pour chasser son appréhension, puis laissa tomber son doigt sur le clavier. Le fichier image s’ouvrit.

Quatre photos apparurent sous ses yeux. Les prises de vue étaient toutes celles de tatouages, en gros plan. La blancheur virginale alternait avec le noir mat de l’encre qui avait été, point par point, injectée sous l’épiderme imberbe laiteux, blanc comme la neige.

La gorge de Luca se noua.

Deux triangles, joints l’un à l’autre sur un côté, remplis de signes cunéiformes. Écriture ésotérique inconnue, finement calligraphiée.

C’était bien le tatouage que portait Tanya au poignet gauche.

Sur les deux autres clichés se dessinait ce même tatouage. Celui-ci se situait sur l’aîne. Luca resta un long moment devant l’écran, essayant d’absorber la douleur que provoquaient ces photos.

S’il se fiait à ces images, il s’agissait de Tanya.

Puis le doute s’installa. Ces clichés étaient des gros plans.

Il fallait qu'il soit certain. Il ne pouvait pas se contenter de ces quelques centimètres carrés de peau pour confirmer à Michaud qu'il s'agissait bien d'elle.

Il éteignit l'écran.

*Et maintenant, je suis bon pour une nuit blanche.*

Il alla s'allonger sur son lit et éteignit la lampe de chevet, même s'il était convaincu que ses yeux resteraient grand ouverts sur le plafond obscur, et que la position horizontale lui deviendrait très vite inconfortable. Une solution émergea alors. La nécessité fit sauter les verrous de l'interdit. Il fallait qu'il dorme, à défaut d'oublier les images qui s'étaient fixées sur sa rétine.

Deux triangles équilatéraux parcourus de symboles, aussi étranges qu'incompréhensibles.

Il se redressa et alla se servir un verre de whisky.

Puis un autre...

... Et un autre encore.

Jusqu'à ce que le sommeil éthylique l'enveloppe enfin.

Le vieux bâtiment de briques rouges de l'institut médico-légal qui bordait la Seine semblait sorti d'un autre temps. Derrière lui, les tours modernes rappelaient que l'époque actuelle était bien le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Il traversa le pont d'Austerlitz et croisa quelques joggers matinaux. L'espace d'un instant, il regretta son laisser-aller de ces dernières semaines. Le terme *déchéance* aurait été plus approprié pour définir la tournure qu'avait prise sa vie. Il pressa le pas pour arriver à l'heure. Michaud était un gars très à cheval sur les principes. Et Luca attendait beaucoup de lui. Il pourrait lui ouvrir des portes que sa mise à pied lui interdisait de franchir. Aujourd'hui en tout cas, il avait été officiellement convoqué pour venir identifier un corps, et c'était par la grande porte qu'il entra à l'institut médico-légal.

Il longea une vieille coursive intérieure aux arches de briques rouges et emprunta un escalier qui s'enfonçait sous le ventre du bâtiment. Puis, un autre couloir, tout aussi froid

et silencieux qu'un monastère pendant l'office. Michaud l'attendait devant la porte battante de l'une des dix salles d'autopsie de l'institut. Il tirait nerveusement sur une cigarette qu'il s'empressa d'écraser dans un cendrier mural lorsqu'il vit son ami approcher.

— Luca ! Ça faisait une paye, lui lança Michaud en ouvrant les bras.

— Alors, mon vieux, tu devais pas arrêter de fumer, toi ? lui retourna Luca après une brève accolade.

— M'en parle pas, j'ai tout essayé. Le patch, l'acupuncture, et même l'hypnose... Rien à faire. Et toi, dis donc, excuse-moi mais tu as une vraie gueule de déterré, tout va bien ?

— Disons que ça pourrait aller mieux. Entre la mort de Berthelot, ma suspension, la séparation avec Sylvie...

— Bienvenue au club, répliqua Michaud avec un sourire amer, Brigitte et moi avons divorcé il y a trois mois.

— J'ai l'impression qu'entre flic et mariage, il faut choisir, constata Luca. Presque tous les collègues que je connais sont soit séparés, soit sur le point de l'être.

— Tu sais ce qu'aurait répondu Berthelot à ça ? lui demanda son collègue avec un clin d'œil.

— *La malédiction du flic*, répondit Luca du tac au tac.

La citation de Panzer installa un moment de silence entre les deux amis.

— Bon, tu es prêt ?

Luca hocha la tête sans trop de conviction.

— Allons-y.

Michaud poussa l'un des battants de la salle d'autopsie et entra le premier.

Au centre de la vaste salle rectangulaire, baignée par les effluves de javel mélangés à ceux d'aérosols bactéricides, se trouvait une table sur laquelle reposait le corps. Un légiste était affairé dessus, à pratiquer divers prélèvements, selon toute vraisemblance.



— Salut, François, lança Michaud à l'attention de l'homme en blouse blanche qui garda son attention sur le corps dépourvu de tête.

— Bonjour, Michaud, quel bon vent t'amène ?

Le légiste posa ses instruments et ôta ses gants pour saluer son ami.

— Je suis avec une personne qui aurait rencontré une jeune femme correspondant au signalement de la victime. Tu fais quoi dessus, sans indiscretion ?

L'homme, âgé de la cinquantaine environ, au visage long, gris et austère, prit un instant pour considérer Luca des pieds à la tête. Les deux hommes se saluèrent d'un signe de tête. Le légiste remit ses gants et reprit son travail sur le corps.

— Je suis en train de faire des prélèvements sur les parois utérines. On peut déjà être sûr d'une chose, cette fille avait des activités sexuelles quotidiennes et intenses. C'est le moins qu'on puisse dire.

Luca s'approcha de la table. Une odeur de chair froide faisant le saisit. Le légiste était en train de faire aller et venir dans l'entrejambes du cadavre un outil long, en acier chirurgical, pourvu de câbles tendeurs qu'il actionnait depuis une poignée articulée. Le sexe de la jeune femme était entièrement épilé. Luca aperçut les deux billes chromées d'un piercing à son nombril. Le tatouage des triangles au niveau de l'aine était bien le même que celui qu'il avait vu sur la peau de Tanya.

Mais ce n'était pas elle.

Michaud jeta un œil à Luca. Ce dernier fit non de la tête.

— Tu es sûr ? lui demanda-t-il.

— Certain. Ce n'est pas elle.

— La mort est survenue avant que la tête ait été sectionnée, dit le légiste. Les auteurs du meurtre cherchaient à dissimuler l'identité du corps.

— Généralement, ils s'y prennent autrement, remarqua Luca, le feu reste l'option la plus efficace pour rendre l'identification impossible.

— Exact, répondit l'homme en blouse blanche, mais ce genre de méthode fonctionne tout de même. Il est fréquemment employé dans des pays comme la Turquie, les Philippines, et plus généralement dans les régions pauvres du globe, là où les services intérieurs ne disposent pas de fichiers génétiques.

— Quelle est la cause de la mort ? demanda Michaud.

— Elle a été empoisonnée. Arsenic, apparemment, mais je ne suis pas encore sûr.

Luca observa quelques secondes le cou qui était coupé net sans que le plus petit lambeau de peau, de chair ou de tissu musculaire en dépasse.

— Avec quoi ont-ils fait ça ?

— Une lame affûtée. De grande taille. Probablement un ustensile de boucherie, ou médical. Difficile à évaluer. Il y a eu découpe. Aucune compression qui pourrait laisser penser au choc d'un coup de hache ou de machette. Aucune brûlure qui aurait pu être causée par la lame d'une scie circulaire. Le ou les auteurs ont pris leur temps pour découper soigneusement la tête. Les mains ont été tranchées avec la même méticulosité.

— L'auteur pouvait avoir des notions de chirurgie ? demanda Luca.

— Pas forcément, mais il n'en était pas à son coup d'essai.

— Est-ce que nous avons quelque chose qui puisse constituer le début d'une piste pour identifier cette pauvre fille ? demanda Michaud.

— Elle était âgée d'environ vingt-cinq ans, et comme vient de le révéler l'analyse de l'appareil génital, elle avait une activité sexuelle intense.

— Une prostituée ?

— Possible, répondit l'homme en blouse blanche. En tout cas, reprit-il en se déplaçant autour de la table, si c'en était une, elle était spécialisée dans certaines pratiques.

Le légiste souleva tour à tour les poignets et les chevilles du corps, marqués de lésions et de plaies.

— Des pratiques de quel genre ? questionna Luca.

— Du genre extrême, répliqua le légiste.

Ce dernier se pencha vers la défunte et l'attrapa à bras le corps pour la retourner sans ménagement sur la table d'autopsie.

— Regardez.

Il désigna des lacérations multiples qui apparaissaient dans le dos, sur les épaules, la région lombaire et les fesses.

— Ce sont des coups de fouet, dit l'homme en blouse blanche. Et les marques autour de ses poignets et de ses chevilles celles de liens métalliques, peut-être des menottes, mais plus probablement des chaînes. J'ai relevé des traces de rouille. Tout ça indique clairement que cette jeune femme s'adonnait à des pratiques SM poussées. Et ce quotidiennement.

Michaud se grattait le crâne, perplexe.

— Elle y était contrainte ? demanda Luca.

— C'est probable, mais on ne peut rien affirmer. Dans ce genre de perversion, la frontière entre la contrainte, la soumission, le désir et la douleur n'est pas vraiment distincte. C'est d'ailleurs là-dessus que reposent ces pratiques.

— Mais... ces marques sont de véritables blessures ! s'exclama Luca.

— Oui. Et pour beaucoup, elles ont été cautérisées et désinfectées au moyen de produits médicaux.

— Tu veux dire qu'elle recevait des soins après qu'on les lui avait infligées ? demanda Michaud.

— Exactement.

— Quelle est votre hypothèse ? demanda Luca au légiste qui paraissait s'être fait une idée précise de qui avait été cette jeune femme avant sa mort.

— Selon moi, elle était ce qui est appelé dans ce milieu *une soumise*. Quotidiennement, elle subissait de la part de ses maîtres des tortures multiples et variées. On voit ici des cicatrices de brûlure, visiblement faites avec un fer chauffé à

rouge – le légiste désigna des taches lisses, plus claires, qui couvraient l'épiderme en divers endroits du corps. Toutes ces marques font état de la nature extrême des supplices qu'on lui infligeait, de son plein gré... ou sous la contrainte.

— Bon sang, quel enfer elle a dû vivre ! laissa échapper Luca.

— Je peux me tromper, ajouta le légiste, mais d'après tous les éléments que j'ai pu relever sur le corps de cette jeune femme, je suis convaincu qu'il s'agissait d'une esclave. Une esclave sexuelle qui appartenait corps et âme à ceux qui lui ont ôté la vie.